

REVIEW–DISCUSSION

LES GUERRES CIVILES ROMAINES DE LA FIN DE LA REPUBLIQUE: CONCEPTUALISATIONS ET RE-CONCEPTUALISATIONS SYNCHRONIQUES ET DIACHRONIQUES

Carsten H. Lange and Frederik J. Vervaet, edd., *The Historiography of Late Republican Civil War*. *Historiography of Rome and Its Empire* 5. Leiden and Boston: Brill, 2019. Pp. xiv + 528. Hardback, €130.00/\$156.00. ISBN 978-90-04-37359-4.

(*La Table des Matières paraît à la fin de ce compte-rendu.*)

Le phénomène historique des guerres civiles est toujours difficile à interpréter du point de vue de leur définition, de leurs causes et de leurs conséquences. Les choses deviennent encore plus complexes, si l'on cherche à démêler les opinions variées, voire contradictoires, sur tous ces facteurs du phénomène, surtout si l'on se penche sur la longue période des guerres civiles romaines de la fin de la République. Le fait donc qu'il existe très peu d'études dans lesquelles l'on entreprend une analyse systématique et globale du phénomène n'est pas une surprise, même si les guerres civiles sont souvent évoquées comme sujet dans des études portant sur l'analyse d'un auteur ou un aspect historique lié à cette réalité historique, ou en rapport avec un autre sujet (ex. la décadence de la *res publica*).

Le volume ici recensé, publié chez Brill dans la collection *Historiography of Rome and Its Empire* est justement consacré à l'historiographie grecque et romaine sur les guerres civiles de la fin de la période républicaine de Rome. D'abord, que faut-il entendre par 'historiography' et 'Late Republican Civil War'? Comme précisé dans le premier chapitre (pp. 1–16) qui sert d'introduction au volume, le terme 'historiography' est compris dans son sens large, en incluant des genres connexes comme les mémoires ou l'autobiographie (ou même l'épopée historique de Lucain). Les éditeurs avancent comme argument à l'appui de cette approche inclusive le fait que les discussions sur ces textes sont un complément nécessaire renforçant les discussions sur les textes purement historiographiques (p. 6). Quant à la période retenue comme celle des guerres civiles, les éditeurs précisent que le volume se focalise sur tout le dernier siècle de la *res publica libera*, s'étendant de la révolution des Gracques (133–122 av. J.-C.) jusqu'à l'établissement du principat augustéen, car, contrairement aux guerres civiles d'autres périodes, ces années sont celles qui ont

témoigné de la transformation violente de la *res publica* à une monarchie impériale (p. 3).

Le volume s'inscrit dans une nouvelle tendance de la recherche, qui ne se contente pas d'étudier les conséquences des guerres civiles sur le plan militaire et politique, mais qui voit la guerre civile comme un phénomène social ayant des répercussions sur toute la société: le *bellum civile* (la guerre conventionnelle entre deux ou plusieurs armées) et la *stasis* (le bouleversement provoqué par l'animosité et la méchanceté de la nature humaine) sont analysés comme des situations interdépendantes. Dans ce cadre, le but du volume n'est pas de retracer la réception des guerres civiles de la fin de la république à l'époque moderne (cf. Armitage (2017)), mais de mettre en lumière la façon complexe et parfois controversée dont les Romains de la fin de la période républicaine et du Haut Empire discutaient et (ré-)conceptualisaient l'idée du *bellum civile*. Ainsi, dans chaque différent chapitre, l'attention est portée sur un auteur différent. Les questions centrales autour desquelles s'articulent les différents chapitres du volume sont les suivantes: comment chaque auteur interprète la guerre civile comme un trait majeur de l'histoire romaine de la fin de la République? Comment la guerre civile s'inscrit-elle dans le plan historiographique et narratif plus large de chacun? Comment l'agenda individuel de chaque écrivain influence sa représentation des faits et sur l'historicité? Prenant ces questions comme point de départ, le volume tente un examen compréhensif de l'interprétation des guerres civiles dans la tradition historiographique à long terme, en essayant d'en dégager les *loci communes*, ainsi que les 'nouveau-tés' de chaque auteur.

Les chapitres sont classés selon l'ordre chronologique des auteurs, ce qui permet d'avoir une vision diachronique des conceptions des guerres civiles. Ainsi, dans le premier chapitre (pp. 17–28), rédigé par les éditeurs du volume, l'attention est dirigée vers Sylla, qui est considéré comme l'introducteur du concept même de *bellum civile*: à côté des autres initiatives politiques du général, attestées par des sources postérieures, qui tendaient à ériger les victoires contre ses adversaires politiques au même statut que les victoires contre les ennemis de Rome, les fragments de ses *Res Gestae*, consacrés aux guerres menées par Sylla dans les années 80, suggèrent qu'il aurait aussi joué un rôle important dans l'introduction du nouveau concept de *bellum civile* dans la littérature latine de la fin de la République.

Dans le chapitre suivant (pp. 29–53), Andrew Turner se penche sur les raisons pour lesquelles les œuvres de quelques historiens des guerres civiles ont été perdues, en soulignant qu'il est important d'avoir une idée plus ou moins précise du contenu d'une œuvre perdue, pour savoir pourquoi elle a été perdue. En suivant une approche méthodologiquement rigide, il prend Asinius Pollio et Cremutius Cordus comme cas d'étude, pour démontrer à quel point il est fragile de se fonder sur des *testimonia* appartenant à des *genres* littéraires

différentes pour trancher définitivement sur les questions du contenu et des raisons de disparition d'une œuvre historique, sans prendre en considération les normes propres à chaque *genre* et le contexte persuasif des *testimonia*, dans lesquels les deux historiens des guerres civiles sont mis en avant comme *exempla* pour leur indépendance d'esprit. Le chercheur a raison de conclure que le prisme déformant de ces facteurs doit nous rendre plus prudents que d'habitude, avant d'affirmer que les œuvres de ces auteurs ont été censurées et donc perdues à cause de leur analyse prétendument 'pro-républicaine' des événements des guerres civiles dans ces œuvres. Cette prudence de méthode n'a certainement pas été la règle dans les études portant sur les deux historiens perdus.

En complément utile à cette analyse, Richard Westall (pp. 54–86) se focalise sur six historiens fragmentaires des guerres civiles, qui méritent d'être étudiés parce qu'ils ont vécu les événements qu'ils relatent et parce que leurs œuvres ont été perdues, justement à cause du fait qu'elles contenaient des détails sur les événements et les débats contemporains autour des guerres civiles. En insérant son étude dans les buts du volume, son analyse a fait ressortir des thèmes récurrents dans les œuvres perdues des historiens, qui ont été utilisés pour justifier les décisions politiques de chaque auteur et qui visaient à déterminer la façon dont les guerres civiles devraient être (et ont été) interprétées par les générations futures: l'adversité et la *felicitas* chez Sylla; la pollution par le sang du frère-citoyen chez Sisenna; la monographie sur les combats guerriers chez Cornutus; la condamnation oblique de la guerre civile à travers 'l'antiquarianisme' chez Atticus; la représentation de l'adversaire comme un ennemi à craindre chez Dellius; et la manifestation distinguée de fidélité chez Messalla.

La première étude portant sur un auteur conservé est celle de John Alexander Lobur (pp. 87–110), qui analyse la thématique des guerres civiles chez le biographe Cornelius Nepos. En tant que contemporain aux guerres civiles, Nepos représente l'une des sources les plus directes sur la réception des guerres civiles par l'élite. Dans son *Atticus*, l'aristocrate romain est présenté comme *exemplum* à imiter en raison de la manière dont il a géré la situation des guerres civiles, sans y être impliqué et sans, en même temps, obtenir la réputation d'opportuniste, malgré ses amitiés avec des protagonistes dans les deux partis. Lobur montre aussi de façon convaincante que les biographies *Des grands généraux des nations étrangères* sont aussi imprégnées par des thèmes liés aux guerres civiles romaines, les généraux étant moralement caractérisés de façon positive ou négative, en fonction de leur comportement face à des situations similaires à celles qui se sont produites pendant les guerres civiles romaines.

En guise de complément à l'analyse terminologique des éditeurs du volume dans le premier chapitre, Henriette van der Blom (pp. 111–36) s'attache ensuite à expliciter le rôle de Cicéron dans le développement du terme et du

concept de *bellum civile* dans ses contextes historiques, rhétoriques-persuasives et ‘narratives’. La chercheuse montre que malgré le sens toujours péjoratif de la phrase *bellum civile*, l’utilisation particulière qu’en fait chaque fois Cicéron dépend immédiatement de ses contextes et surtout de la manière dont il souhaitait poursuivre ses propres intérêts politiques et celles de la *res publica*. Ainsi, la mention rapide du *bellum civile* dans le *Pro lege Manilia* (§28) reflète la nécessité d’utiliser le commandement de Pompée dans les guerres civiles des années 80 comme un argument en faveur du commandement contre Mithridate mais d’une façon qui distancie l’orateur et Pompée des expériences de la guerre civile. L’expérimentation de Cicéron avec la terminologie des guerres civiles dans les *Catilinaires* (*bellum domesticum/civile*) dévoile le souci du consul de 63 av. J.-C. de trouver un terme spécifique pour étiqueter cette ‘guerre’ et élever ainsi son propre rôle dans sa répression. Enfin, à travers l’emploi du terme *bellum civile* dans les *Philippiques*, l’auditoire de Cicéron serait incité à associer sa lutte contre Antoine avec ces expériences historiques traumatisantes.

César, en tant que protagoniste des guerres civiles et auteur des *Commentarii de bello civili*, devient ensuite l’objet d’analyse de Josiah Osgood (pp. 137–59), qui démontre à travers de nombreuses références tirées de l’œuvre de César, que le général et auteur construit son *De bello civili* comme un conflit entre d’une part, la clémence et la bravoure que lui-même incarne et, de l’autre, la cruauté et la lâcheté de ses adversaires. Contrairement à Pompée et les chefs de son parti, le narrateur César n’envisage pas ses adversaires (surtout les soldats) comme des *hostes*, mais comme des citoyens, dont il ne voulait pas verser le sang et il était pour cette raison toujours prêt à la négociation pour éviter le conflit armé. À la fin du chapitre, Osgood se pose la question de savoir pourquoi les *Commentarii* sont probablement restés inachevés et non publiés, pour suggérer, sans arriver à une conclusion définitive, qu’au fur et à mesure que César devient plus autocratique, son autoportrait de chef clément ne serait plus opportun. De plus, les *Commentarii* reflètent, malgré tout, une tendance hautement partisane, qui reviendrait à saper le projet professé de réconciliation.

Dans le chapitre suivant (pp. 160–84), Pedro López Barja de Quiroga envisage Salluste comme historien de guerre civile (‘Sallust as a Historian of Civil War’). En prenant comme point de départ, la narration de la bataille de Pistoria opposant les forces de Catilina et celles de la République (*Cat.* 61), le chercheur remarque qu’il s’agit du seul récit direct de guerre civile chez Salluste, bien que cette thématique parcourt ses œuvres. La conjuration de Catilina est selon López Barja analysée par Salluste comme une guerre civile, puisqu’elle oppose deux partis de citoyens et résulte à des pertes considérables, bien que l’auteur ne lui attribue pas le terme spécifique de *bellum civile*. Cette guerre civile, pourtant différente des autres en ce que les conspirateurs ne visent qu’à leur propre *libertas*, reflète le ‘double vocabulaire des légitimités’ inhérent selon Salluste à tout conflit civil depuis les débuts de la République:

en se fondant sur le fr. 1.7 M (= 1.8 Ramsey = 1.13 La Penna–Funari) des *Histoires*, le chercheur essaie de montrer que selon Salluste, l'origine des guerres civiles est à trouver dans la dialectique entre ceux qui poursuivent la *dominatio* et leurs opposants qui essaient d'assurer leur *libertas* ou la *gloria*. La seule chose qui peut protéger la *res publica* du conflit interne est le *metus hostilis* qui transpose la lutte pour la *libertas* à un niveau extérieur. Cette dernière suggestion est intéressante dans le sens où elle se fonde sur une analyse, pertinente à notre sens, de la nature humaine comme disposant d'une énergie qui doit être canalisée vers un but intérieur ou extérieur, mais il ne faut pas perdre de vue, à notre sens, que la prédiction de Salluste pour l'avenir de la *res publica* reste peut-être beaucoup plus pessimiste, vu l'état avancé de la décadence de la *res publica* (cf. Tiffou (1973) 317–19; Dunsch (2006) 216; Vassiliades (2013) 163 sq. et (2020) 353–4).

L'intérêt est ensuite porté sur les *Res gestae* d'Auguste (pp. 185–209), dans lequel l'un des éditeurs du volume, Carsten Hjort Lange, essaie de retracer et interpréter les niveaux de justification de la guerre civile comme indicateurs de l'idéologie du nouveau régime. Le terme *bellum civile* n'est pas mentionné sur l'inscription où l'accent est mis sur le fait qu'Auguste a mis fin aux guerres civiles après avoir assuré la paix sur terre ou sur mer (*pace terra marique parta*), une idéologie conforme à celle de la *res publica restituta*. Cette idée représente l'un des deux aspects de la narration d'Auguste, l'autre étant celle de la victoire contre un ennemi souvent, mais pas toujours 'étranger'. Les omissions des détails se référant aux atrocités commises durant les guerres servent encore à justifier le nouveau *princeps* qui semble avoir suivi le même procédé dans son *Autobiographie*. Le chercheur conclut que les *Res Gestae* s'inscrivent dans le projet d'Auguste de justifier ses actions pendant les guerres civiles et d'unifier la société romaine d'après-guerre. Cette approche a eu un impact considérable sur l'historiographie romaine à long-terme.

Dans un chapitre stimulant (pp. 210–38), Dexter Hoyos se penche ensuite sur l'approche de Tite-Live vis-à-vis des protagonistes et des événements des guerres civiles, relatées dans les livres perdus de l'*Ab Vrbe Condita*, en se fondant sur les résumés de ces livres (les fameuses *Periochae*), quelques historiens plus tardifs comme Florus et Orosius, qui ont utilisé les livres perdus du Padouan, et les considérations du prologue. Dans sa préface générale, Tite-Live illustre un contraste entre la moralité de la *res publica* d'antan et la situation moralement pitoyable de ses jours. Ces réflexions se voient vérifiées dans quelques commentaires moralisants, surtout dans la première décade. Le chercheur remarque, toutefois, que les symptômes de la dégradation morale et politique avaient déjà fait leur apparition à l'époque royale; si l'on se fonde sur les *Periochae*, les mêmes passions qui ont tourmenté cette période éloignée, l'ambition et la discorde, sont celles qui dominent le récit des guerres civiles, alors que la prolifération du luxe, qui est le sujet des derniers livres conservés,

est absente. Hoyos suggère donc une théorie originale et post-moderne, qui voit Tite-Live comme un 'subverseur artistique' de sa propre œuvre. L'auteur de ce compte rendu a proposé une explication différente de ce qui peut paraître, à première vue, une contradiction entre les considérations du prologue et le récit dans les livres conservés et perdus: la narration de la période royale est marquée par le thème des crises résolues, alors que les premiers signes annonciateurs de la décadence ont fait leur apparition pendant la Guerre d'Hannibal, ce processus étant accéléré dans les livres suivants (cf. Vassiliades (2020)). En revanche, les conclusions de Hoyos sur l'opinion de Tite-Live pour les protagonistes de la guerre civile coïncident plus ou moins avec nos propres conclusions: le chercheur conclut que l'historien prend ses distances par rapport à tous les partis qui ont participé dans les guerres civiles des années 80 et 40. Au contraire, sans pouvoir affirmer qu'il est enthousiaste envers Auguste ou qu'il perd son indépendance, surtout lorsqu'il se réfère à la *gens Claudia*, à laquelle appartenait Livie, on ne peut nier qu'il fait preuve d'un optimisme prudent face à la nouvelle réalité créée par le nouveau régime.

La représentation du conflit civil par l'historien de l'époque de Tibère, Velleius Paterculus, fait l'objet d'une analyse intéressante par Eleanor Cowan (pp. 239–62). Selon la chercheuse, contrairement au schéma dominant jusqu'à nos jours, selon lequel les guerres civiles ont commencé avec Sylla, voire avec les Gracques, Velleius ne voit la révolution des Gracques que comme un précurseur des guerres civiles, alors qu'il conçoit les conflits de la période de Sylla comme des guerres civiles, mais non pas comme 'les Guerres Civiles'. Cowan démontre de manière convaincante que selon l'avis de Velleius, les Guerres Civiles ont commencé en 49 av. J.-C. avec le franchissement du Rubicon par César et ont duré pour 20 ans jusqu'au retour d'Auguste à Rome, en 29 av. J.-C., contrairement à d'autres conceptions selon lesquelles il y avait plusieurs périodes interrompues des guerres civiles pendant ces vingt ans. Si Velleius voit ces guerres civiles en bloc, c'est parce qu'il croit que l'une ou l'autre guerre civile se produisant pendant cette période mènerait à la victoire de celui qui deviendrait le *princeps*, que ce fût Pompée, César, Brutus, Cassius, Antoine ou Octave. Ce fut donc Auguste qui mit fin *aux* Guerres Civiles. En se conformant à cette conception, Velleius présente cette période comme une rupture avec la norme de la *res publica*, plutôt que comme une période de transition de la *res publica* au *principatus*; il présente aussi Octave comme un modèle sur la façon dont il faut gérer la fin des guerres civiles et Tibère comme un *optimus princeps*. En ce qui concerne l'avenir de Rome, Cowan conclut que Velleius est inquiet d'une reprise éventuelle des guerres civiles après Tibère, avec la différence qu'il ne s'agira plus d'un conflit pour la position du *princeps*, mais d'un conflit entre la vertu, représentée par le *princeps*, et le vice, incarné par ceux qui voudraient renverser cet ordre parfait.

Michèle Lowrie et Barbara Vinken étudient dans la suite (pp. 263–91) l'échec des mariages contractés par les protagonistes des guerres civiles dans la *Pharsale* de Lucain, en le lisant comme un trope illustrant la perversité normative de la République. L'échec du mariage, en tant qu'institution qui insère l'affection dans le cadre social, reflète la complexité de la guerre civile, qui n'est pas seulement une guerre entre citoyens (*bellum civile*); la guerre civile doit donc être réinterprétée comme une discorde qui ne distingue pas entre famille et citoyenneté (un *ἐμφύλιος πόλεμος*) et qui ruine les fondements des liens sociaux. Les chercheuses montrent à quel point il est difficile d'établir une dichotomie stricte entre l'historiographie et la poésie chez Lucain. Ce qui semble distinguer Lucain des historiens comme Appien est surtout le degré, la densité et l'intensité de l'utilisation des tropes. Ainsi les femmes reçoivent chez Lucain, beaucoup plus que chez les historiens, une caractérisation élaborée et leurs mariages avec les protagonistes de la guerre deviennent une métaphore étendue de la fin de la République. Plus précisément, la séparation et ensuite le retour de Marcia à Caton, après qu'elle avait été cédée à Hortensius, mettent en scène la fracture interne et le 'doublement' caractéristiques des guerres civiles. Le mariage et l'amour passionnel de Pompée pour Cornelia rappelle l'incapacité, propre à l'élégie augustéenne, d'incarner l'idéal de restauration de la société romaine, d'autant plus que Cornelia est hantée par la figure de Julie, l'ex-femme de Pompée. Enfin, avec le mariage contesté de Cléopâtre avec César, toute norme romaine est transgressée, et la dégradation sexuelle et politique de César à côté d'une reine orientale préfigure la dissolution de la République en un empire de type oriental. La fin abrupte de l'œuvre montre que la guerre civile n'est pas terminée avec Actium, mais qu'elle reste toujours une possibilité non souhaitée à l'avenir, surtout sous Néron.

L'attention est ensuite portée par Honora Howell Chapman (pp. 292–319) sur Flavius Josèphe, un auteur qui non seulement n'est pas Romain, mais a même participé à une révolte contre Rome, mais qui est devenu ensuite complice avec les Romains et surtout avec Vespasien et Tite, qu'il a accompagné à son expédition à Jérusalem. Sa *Guerre des Juifs* est particulièrement intéressante, selon la chercheuse, car elle vient d'un historien qui d'une part, utilise la langue et les thèmes grecs et accepte enfin l'hégémonie romaine, à cause de son affinité avec l'élite romaine, mais qui d'autre part, offre une perspective pro-juive différente de celle qui domine à Rome. Son témoignage est donc indispensable, puisqu'il se distingue par rapport aux autres sources grecques ou juives sur les mêmes événements. En relatant la guerre civile hasmonéenne dans le premier livre, il l'insère à une tendance juive de *στάσις* (un terme ambigu), qui aboutira à la ruine de Jérusalem en 70 après J.-C. et en sera même la cause. Son opinion vis-à-vis des protagonistes des guerres civiles romaines de la fin de la République est divergente, en

fonction de leur attitude envers le temple et les Juifs: Pompée est relativement présenté comme un 'bon' général, puisqu'il est relativement plus respectueux qu'Antiochus et les Flaviens envers le temple à Jérusalem; Crassus, ayant pillé le temple pour financer sa campagne contre les Parthes, a mené son armée à la ruine; enfin, César est le protagoniste le plus positivement présenté chez Josèphe à cause de son respect envers le peuple juif.

Federico Santangelo retourne son attention, dans le chapitre suivant (pp. 320–50), sur le biographe grec Plutarque et fait la suggestion intéressante que la guerre civile en tant que telle n'est jamais explicitée comme sujet central des *Vies* ou même des *Moralia* de Plutarque. Cependant, grâce à sa connaissance profonde des sources dès nos jours perdues, son œuvre a l'originalité de véhiculer des points de vue différents sur les guerres civiles et surtout sur la façon dont elles influent sur les caractères des protagonistes et inversement. Ainsi, le portrait des Gracques est plutôt positif: leurs actions sont attribuées à leur ambition d'aider le peuple, alors que la violence produite pendant leur mandat est due à leurs adversaires ou à certains de leurs supporteurs. La participation de Marius dans les guerres civiles est utilisée par Plutarque, dans la *Vie de Marius*, mais aussi dans les *Moralia*, comme une opportunité de réfléchir sur son caractère, son développement et sa dégradation qui apparaît comme un problème moral. Quant à Sylla, bien qu'il ne soit pas exclusivement motivé par son ambition et sa colère, mais aussi par une certaine idée de la *res publica*, une image conforme à celle contenue sans doute dans l'*Autobiographie* de Sylla, Plutarque ne dissimule pas les aspects obscurs de son caractère qui ont eu des conséquences dramatiques à long terme. Au contraire, Sertorius marque une exception positive dans l'ambiance de conflit domestique, puisqu'il apparaît comme un chef désirant la paix et tentant de créer un refuge pour ceux qui ne désirent pas la guerre civile. Le traitement de Pompée est plus complexe, puisqu'il oscille entre la détermination de lutter et la retenue, chaque fois selon le contexte et l'attitude du peuple. La biographie de César reflète à bien des égards celle de Marius: César lutte avec Pompée pour la monarchie et il est amené par son ambition; le franchissement du Rubicon fait apparaître César comme le seul individu dont le comportement est politiquement lucide, bien que moralement répréhensible; son désir démesuré du pouvoir est celui qui l'a mené à son désastre. Pour leur part, Brutus et Caton sont présentés comme des personnages dont les actions sont motivées par des principes moraux, alors qu'Antoine apparaît comme un exemple de *leadership* dégradé malgré ses compétences militaires. Le portrait hostile à Antoine parcourt la *Vie de Cicéron*; le traitement cruel du cadavre de Cicéron est représentatif de la politique tyrannique d'Antoine. Enfin, Santangelo conclut que Plutarque fait preuve d'un intérêt particulier pour l'impact des guerres civiles sur l'Orient grec, ce qui montre que son engagement avec la période est enraciné dans ses propres mémoires et est encadré dans un monde beaucoup plus large que la ville de Rome.

Dans un chapitre intéressant (pp. 351–75), Rhiannon Ash se focalise ensuite sur le concept de guerre civile chez Tacite et suggère que malgré l'absence d'un récit sur les guerres civiles de la fin de la République dans les *Annales* ou les *Histoires*, le concept de *bellum civile* ou de *civilis rabies*, en tant que réalité ayant mené à la fin de la République, est utilisé comme un mode d'explication (comme une 'présence absente') pour comprendre les événements produits au début du Principat. La possibilité d'une reprise des guerres civiles se lit en filigrane surtout derrière le récit des *Annales* consacré à Tibère. Ash explique d'abord que Tacite, surtout dans les digressions des *Histoires* et des *Annales*, met l'accent sur la continuité entre les guerres civiles de la fin de la République et les conflits domestiques du Haut Empire, notamment ceux de l'année des quatre empereurs (69 après J.-C.), en se fondant sur une vision cyclique de l'histoire. La chercheuse démontre ensuite que le vocabulaire et les thèmes propres aux narrations des guerres civiles sont constamment utilisés dans les récits étendus des mutineries en Pannonie et en Germanie dans le livre I des *Annales*, en suggérant de cette façon que la répétition des guerres civiles reste une possibilité menaçant le présent et l'avenir de Rome. Le trope des guerres civiles est aussi exploité dans la narration du complot de Séjan, pour montrer que cette possibilité concerne aussi le centre de l'*imperium*; il s'agit de la même force destructive qui mènera à la chute de Néron.

En portant son attention sur la figure de César dans sa *Vie* chez Suétone, David Wardle (pp. 376–410) propose une interprétation fascinante et originale: les chercheurs insistent de façon générale sur l'ambition de César et sa détermination pour obtenir la domination absolue. Wardle démontre de manière convaincante, par le moyen d'une lecture attentive du texte, que cette image d'un César ambitieux et cynique est de fait confirmée dans le récit de Suétone, jusqu'au moment où le biographe ouvre une digression pour expliquer les raisons qui ont motivé César à s'engager dans les guerres civiles, son désir de domination étant mis en avant comme le facteur le plus important derrière sa décision. Toutefois, selon le chercheur, cette image n'est que partielle, puisqu'il faut prendre en considération l'*ostentum* apparu devant César, sous la forme d'une figure divine, qui est enfin celui qui détermine César de franchir le Rubicon. À partir de ce moment, les expéditions du général sont relatées avec une rapidité remarquable et sont toutes couronnées de succès, en évoquant ainsi implicitement l'idée de la faveur divine (*felicitas*) qui est à l'appui de César. Le récit du triomphe confirme l'idée selon laquelle la guerre, la victoire et le 'proto-principat' de César ont été ordonnés par la volonté divine.

La conception que Florus, l'auteur de l'*Epitome* de l'histoire romaine, avait des guerres civiles constitue l'objet d'analyse de Bram L. H. ten Berge (pp. 411–38). Tout en présentant une histoire de Rome de Romulus jusqu'au règne d'Auguste, Florus innove à plusieurs égards par rapport aux autres annalistes:

son œuvre est présentée sous une forme abrégée plutôt que détaillée, ce qui fonctionne en faveur des explications historiques succinctes et téléologiques; l'histoire du peuple romain est structurée sur la base des âges biologiques de l'homme (*infantia*, *adulescentia*, *iuventus*, *senectus*), ce qui suggère que les développements ayant mené aux guerres civiles et à la fin de la République ont été inévitables; et enfin, au lieu de diviser les événements de chaque année *domi militiaeque*, en suivant la pratique annalistique, cette division s'applique au niveau de chaque 'âge' du peuple romain. Selon ten Berge, cette construction du récit, étudiée en détail, facilite Florus à la fois pour minimiser l'importance des conflits domestiques pendant les périodes d'*infantia* (époque royale) et d'*adulescentia* (510–264 av. J.-C.), une conception qui rompt avec celle de Tite-Live, et pour présenter les guerres civiles de la fin de la République comme une exception au cours de la longue histoire romaine. La période de *iuventus* (264–30 av. J.-C.) est divisée en deux grands siècles: le siècle d'or (*anni aurei*—264–133 av. J.-C.) et le siècle de fer et de sang (*anni ferrei et cruenti*), qui commence à partir du tribunat de Tiberius Gracchus (133 av. J.-C.) et semble terminer avec la victoire d'Octave (31–30 av. J.-C.), mais sans être précisé si le règne d'Auguste doit être inclus dans la fin de la *iuventus* ou le début de la *senectus* de Rome. Néanmoins, en se penchant sur les causes des guerres civiles (§1.47), Florus nuance l'importance de l'année 133 av. J.-C., en évoquant que l'influx de la *luxuria* après la conquête de Syrie en 189 et l'élimination du *metus hostilis* après la destruction de Carthage en 146 av. J.-C. ont préparé le terrain pour l'exacerbation de l'ambition et de la discorde, qui ont d'abord rongé Rome à son antérieur, avant d'attaquer tout le monde romain. La discussion de ten Berge sur l'importance de l'année 133 av. J.-C. est très intéressante et convaincante, mais aurait pu être abordée dans une perspective plus large, si elle avait profité de l'étude récente de Schropp 2017, qui montre comment l'année 133 av. J.-C. se transforme progressivement d'un *exemplum* en un tournant historique incontournable. Le chercheur fait ensuite une analyse intéressante et originale des facteurs d'aggravation du conflit dans le récit de Florus, en se focalisant sur les métaphores organicistes, les métaphores du *furor* et du feu, la description des guerres civiles successives comme héritées, l'importance de la vengeance et les complications légales occasionnées par des mesures prises pendant les guerres civiles. La fin de la discorde et l'établissement d'une paix durable a été seulement possible avec Auguste, qui a été le seul à avoir à la fois exterminé ses ennemis, fait la promotion de la paix et adopté des mesures qui ont éliminé les sources de la discorde à long terme. Le prix à payer fut le sacrifice de la *libertas*. Florus, conclut l'auteur, voit les guerres civiles comme un auteur du deuxième siècle pour qui ces conflits sont éloignés et exceptionnels dans l'histoire romaine, la paix durable étant établie avec le Principat.

Dans le chapitre suivant (pp. 439–66), l'attention est portée sur les *Guerres Civiles* d'Appien que Kathryn Welch envisage de façon pertinente comme une histoire sans fin. Selon la chercheuse, la décision de l'historien alexandrin d'écrire une histoire des guerres civiles devrait être vue dans le cadre de son projet général initial d'expliquer l'incorporation d'Égypte dans l'Empire romain en 31–30 av. J.-C., ce qu'il ne pouvait pas faire sans référence à l'histoire domestique de Rome. Ce projet fut, toutefois, modifié, au fur et à mesure qu'Appien écrivait un récit qui l'a fasciné au point de le conduire à présenter une narration de plus en plus détaillée, surtout à partir du livre II, et à décider finalement de la terminer en 35 av. J.-C., et à inclure la fin des guerres civiles et l'annexion de sa patrie dans un autre ouvrage, l'*Aigyptiakè*. Welch démontre, à travers une étude attentive du vocabulaire et des priorités narratives d'Appien dans chaque livre, que cette réorganisation graduelle du projet d'Appien se reflète dans l'importance inégale attribuée, au cours des cinq livres de l'œuvre, au sujet de la *στάσις* et d'*ἐμφύλια*, comme causes de désintégration de la République. La fin abrupte du livre 5 confirme cette impression d'une fin prématurée et de l'intention de relater dans un autre ouvrage la fin de la *στάσις* par l'établissement d'une autorité monarchique charismatique après le *leadership* problématique des chefs des guerres civiles.

Le dernier chapitre (pp. 467–501) est consacré à l'historien grec et homme politique Cassius Dion, qui fut proche des empereurs Septime Sévère et Sévère Alexandre. Jesper M. Madsen souligne d'abord que la culture grecque de Dion, notamment son 'réalisme' thucydidien concernant la nature humaine, et le chaos politique dû aux guerres civiles de son époque ont déterminé sa vision des guerres civiles de la fin de la République. Ces dernières ont commencé selon l'historien en 133 av. J.-C. et sont terminées par Auguste. Contrairement à Appien, Cassius Dion envisage le régime de la *res publica* comme un système politique qui a poussé à l'exacerbation des ambitions politiques et du désir du pouvoir tout au long de la période républicaine. Selon le schéma de l'auteur, l'existence de deux partis et l'utilisation systématique de violence sont les conditions pour considérer un épisode comme faisant partie des guerres civiles. En suivant cette conception, Cassius Dion interprète le phénomène des guerres civiles en bloc, comme une phase de violence qui a commencé à partir de la révolte des Gracques. Dans le cas de Tiberius Gracchus, sa volonté de gagner le soutien populaire par le moyen de ses réformes est présentée comme la cause principale du conflit. Les conflits entre Marius et Sylla ont juste marqué l'aggravation de la brutalité de la guerre civile et la transformation de la violence politique en une forme de nettoyage politique. Le récit consacré à la guerre entre Pompée et César est moins dramatique, dans le sens où la haine et la brutalité des participants est moins prononcée, et l'auteur se focalise plus sur le dommage émotionnel de la guerre surtout sur les soldats. Le point le plus important et original apporté par

l'analyse de Madsen concerne la dernière phase des guerres civiles: bien que Cassius Dion ne dissimule pas—voire souligne—la brutalité de cette phase et du futur prince lui-même, il insiste sur la nécessité de cette guerre pour Rome. Contrairement aux autres protagonistes des guerres civiles et à son adversaire Antoine, qui est complètement discrédité par l'auteur, Octave avait l'ambition d'aider la cité pour sortir de l'impasse, en établissant un régime monarchique stable. Cela, conclut le chercheur, pourrait être une réponse aux critiques formulées contre Auguste au cours du deuxième siècle pour avoir aboli la liberté d'opposition, que Dion, vivant dans un contexte de chaos politique, envisageait comme un facteur déstabilisant l'État.

Le volume est complété par un *index locorum* (pp. 503–27) utile et nécessaire qui facilite le lecteur pour se repérer dans l'ouvrage. De façon générale, le volume est très soigneusement présenté et nous n'avons relevé que très peu de coquilles qui peuvent gêner la compréhension du texte (p. 268: dans le texte grec d'Aristote les 'χ' doivent être remplacés par 'κ'; p. 310: 'in a far more expansive and dramatic description that that regarding Pompey's siege ...'—le premier 'that' doit être remplacé par 'than'; p. 419, première ligne: lire *iuventus* au lieu d'*infantia*; p. 487: dans le texte grec de Cassius Dion, il faut séparer 'ὤσει' en deux mots—'ὤς εἶ'; voir aussi pp. 364, 368: remplacer la virgule par un point à la fin des textes cités). Les chapitres sont aussi écrits dans leur grande majorité dans une langue claire et correcte, et séparés à des sous-chapitres, ce qui rend leur lecture plus facile.

En ce qui concerne le contenu du volume, il faut remarquer que la très grande majorité des articles s'inscrivent strictement dans les buts du volume, tels qu'ils sont formulés dans le prologue. Le classement chronologique des chapitres est à notre avis un choix pertinent pour les raisons expliquées plus haut, mais risque d'obscurcir les liens unissant les interprétations des auteurs différents. Bien que ces liens soient assez souvent évoqués par le moyen de renvois à d'autres chapitres du volume, un chapitre ou un sous-chapitre visant à présenter de façon encore plus explicite les *loci communes* et les innovations de chaque auteur aurait été utile. Quant à la qualité des chapitres inclus dans ce volume, il faut souligner qu'au-delà de quelques réserves exprimées dans les résumés de certains chapitres, qui portent uniquement sur des interprétations particulières ou des compléments bibliographiques, les analyses proposées et les conclusions présentées dans ce volume sont convaincantes, innovantes et méthodologiquement rigides. Nous pouvons sans aucun doute affirmer en conclusion que ce volume apporte à la communauté scientifique, surtout à ceux qui s'intéressent à la question des guerres civiles romaines et plus généralement à l'historiographie de la fin de la République et du début du Principat, une contribution non seulement stimulante, mais aussi nécessaire.

GEORGIOS VASSILIADES

University of Cyprus

gvassio2@ucy.ac.cy

Table des Matières

- Carsten Hjort Lange and Frederik Juliaan Vervaet ‘Historiography and Civil War’
 Carsten Hjort Lange and Frederik Juliaan Vervaet, ‘Sulla and the Origins of the Concept of *Bellum Civile*’
 Andrew J. Turner, ‘The Lost Historians of Late Republican Civil War’
 Richard Westall, ‘Fragmentary Historians and the Roman Civil Wars’
 John Alexander Lobur, ‘Civil War and the Biographical Project of Cornelius Nepos’
 Henriette van der Blom, ‘*Bellum Civile* in Cicero: Terminology and Self-fashioning’
 Josiah Osgood, ‘Caesar, Civil War, and *Civil War*’
 Pedro López Barja de Quiroga, ‘Sallust as a Historian of Civil War’
 Carsten Hjort Lange, ‘Augustus, the *Res Gestae* and the End of Civil War: Unpleasant Events?’
 Dexter Hoyos, ‘Livy on the Civil Wars (and After): Morality Lost?’
 Eleanor Cowan, ‘Velleius Paterculus: How to Write (Civil War) History’
 Michèle Lowrie and Barbara Vinken, ‘Married to Civil War: a Roman Trope in Lucan’s Poetics of History’
 Honora Howell Chapman, ‘Josephus’s *Jewish War* and Late Republican Civil War’
 Federico Santangelo, ‘Plutarch and the Late Republican Civil Wars’
 Rhiannon Ash, ‘*Civilis rabies usque in exitium* (*Histories* 3.80.2): Tacitus and the Evolving Trope of Republican Civil War during the Principate’
 David Wardle, ‘Suetonius on the Civil Wars of the Late Republic’
 Bram L. H. ten Berge, ‘Epitomizing Discord: Florus on the Late Republican Civil Wars’
 Kathryn Welch, ‘Appian and Civil War: a History without an Ending’
 Jesper Majbom Madsen, ‘In the Shadow of Civil War: Cassius Dio and His *Roman History*’

BIBLIOGRAPHIE

- Armitage, D. (2017) *Civil War: A History in Ideas* (New York).
 Dunsch, B. (2006) ‘Variationen des *metus-hostilis*-Gedankens bei Sallust: (*Cat.* 10; *Iug.* 41; *Hist.* 1, fr. 11 und 12 M.)’, *GB* 25: 201–17.
 Schropp, J. W. G. (2017) ‘Vom exemplum zum Epochenjahr: Zur Perzeption des Jahres 133 v. Chr. in Spätrepublik und Kaiserzeit’, *Latomus* 76: 705–28.
 Tiffou, É. (1973) *Essai sur la pensée morale de Salluste à la lumière de ses prologues* (Paris).
 Vassiliades, G. (2013) ‘Les sources et la fonction du *metus hostilis* chez Salluste’, *BAGB*, n. 1: 127–68.
 ——— (2020) *La res publica et sa décadence: de Salluste à Tite-Live* (Bordeaux).